

MA CONNEXION NO 12

Le 9 décembre 2024

Bien cher-e-s ami-e-s,

Vu que je deviens vieux et que les vieux parlent de vieilleries, je m'en voudrais de vous décevoir. Je parlerai donc de mes 60 ans de vie missionnaire. Cependant je ne ferai pas comme le Nonce italien qui, voulant se référer à son parcours, disait naïvement: « Quand je regarde mon derrière ». Le pôvre, on lui pardonne d'ignorer les nuances du français! Pour ma part, quand je regarde « en arrière » ma vie missionnaire, voici les quatre parties que je vois.

D'abord je suis un petit québécois.

Né à Saint-Maurice dans la belle famille de Monique et d'Achille : neuf filles et trois garçons. Étant l'avant dernier, j'étais Ti-Gars et mon chien Ti-Loup.

Après trois ans à l'école du rang, j'ai quitté ma « maîtresse d'école » à regret et suis devenu pensionnaire au Jardin de l'Enfance puis au Séminaire de Trois-Rivières. Départ déchirant qui préparait sans doute bien d'autres départs. En effet, à la prise de ruban, c'est-à-dire au dévoilement de nos choix de carrière à la fin du cours classique de l'époque, je choisis les Missions-Étrangères.

Imaginez! Dans la mentalité des scouts et du ti-gars devenu grand, c'était s'engager vers le « plus haut service ». Cinq ans de formation me mènent alors à l'ordination sacerdotale. C'était il y a soixante ans, le 19 décembre 1964, au milieu d'une tempête de neige dans mon village natal.



« J'étais Ti-gars et mon chien Ti-Loup »

Je deviens Cubain.

Oui, mais pas tout de suite. J'avais besoin de quatre mois d'étude de langue et de formation interculturelle au Mexique pour me déneiger ou me décapier. Plus question pour moi de convertir des âmes; il s'agissait de chercher Dieu dans d'autres milieux. Ce n'allait pas être au Japon (qu'on m'avait d'abord mentionné)

mais à Cuba, un milieu marxiste et athée où l'église apprenait, péniblement, à vivre dans l'humilité. Ce que j'y ai cherché, ce que j'y ai trouvé, c'est l'amitié des gens. J'ai été ami dans l'animation de paroisses et dans la formation de futurs prêtres. Plusieurs amis (paroissien-nes et curés) ont choisi l'exil à Miami, mais plusieurs aussi sont les leaders des communautés chrétiennes bien vivantes dans cette perle des Antilles. De mon côté, quand j'ai quitté Cuba parce que mes confrères me demandaient d'être l'assistant du supérieur général, j'ai braillé comme un veau. Quel déchirement!



Sur le mur de mon salon, le ciel et la mer de Cuba, et les maisons qui dansent!

Six ans plus tard, je deviens migrant et Soudanais.

Soyons clairs, on ne devient pas Soudanais de la même façon qu'on devient Cubain. Les apprentissages sont plus longs et la langue arabe a beaucoup plus de secrets, et de sable dans la gorge, que l'espagnol. Surtout, ce n'est plus l'Amérique mais l'Afrique. Plus encore, au Soudan, on est à la frontière entre le monde noir et le monde arabe. Comme missionnaire, est-ce qu'on va prendre parti pour la fracture ou pour le dialogue? Au bout de quelques années, on réussit à baragouiner l'arabe mais la connaissance de la culture et de l'Islam, ça prend du temps. Surtout quand c'est l'Islam radical qui domine, comme c'était le cas au Soudan. Aujourd'hui on appelle ça l'islamisme. Dans ce capharnaüm, le petit



En banlieue de Khartoum avec une professeure et Jean Binette

Québécois découvre Khartoum, apprend à se rendre utile et anime des communautés chrétiennes dans un milieu qui leur est plutôt hostile. À l'époque, elles sont nombreuses ces communautés parmi le million de déplacés par la famine et la guerre qui sévissaient au sud du Soudan. Dans un tel milieu, l'église n'était pas seulement catéchuménat pour les personnes désireuses de suivre Jésus, elle faisait aussi office d'école et de clinique. En

tout cas on ne se tournait pas les pouces, ni en paroisse, ni au séminaire, ni à l'archevêché. C'est dans ce contexte que je suis de nouveau appelé à être vicaire

général de ma Société missionnaire. Pas de larmes, cette fois-ci. Les liens n'étaient pas devenus chaleureux comme ils l'avaient été à Cuba mais, oui, vraie souffrance de laisser une tâche immense à peine entamée.

En sautant onze ans (sur lesquels je reviens dans un moment), **me voici Kenyan.** Eh oui, en 2009, j'aboutis au Kenya que nous avons choisi comme appui de notre mission du Soudan. Aussi bien au niveau politique qu'ecclésial, c'est la plaque tournante de l'Afrique de l'est. On y trouve tous les services dont on a besoin pour y former nos jeunes missionnaires. Je m'implique donc dans l'accompagnement de la jeune génération en formation. Je le fais avec plaisir et conviction et, en même temps, je découvre d'autres avenues. À Cuba, la liturgie et la théologie avaient occupé une place importante dans mon ministère. Au Soudan, la dimension interreligieuse colorait mes engagements. C'est au Kenya que j'ai appris et expérimenté qu'un missionnaire, c'est aussi un promoteur de justice (JPIC : Justice et Paix et Intégrité de la Création). Je m'y engage moi-même



Avec une amie masai en tenue de fête

et promeut l'engagement social dans les secteurs où je me trouve. Je mets sur pied un service d'homélie où on s'entraîne à lire la Parole de Dieu, avec le journal en main et l'appui de la sagesse populaire. J'aide aussi la communauté chrétienne à assumer ses finances, le plus loin possible des dollars étrangers et surtout des influences politiques. Croyez-moi, on n'y a pas complètement réussi.

En 2018, mi retraité mais toujours missionnaire, je reprends du service dans le leadership de ma Société missionnaire.

Je n'étais pas nouveau dans le domaine. En effet j'avais exercé ces fonctions au début des années 80, puis au tournant des années 2000. C'était un service qui m'était devenu naturel. Les malins disaient que j'étais supérieur à vie, mais c'est pas vrai! En fait je m'adonnais à être là quand on a décidé d'ouvrir de nouvelles missions : Chine et Soudan, puis Kenya. Je m'adonnais à être là quand il fallait promouvoir l'internationalité de nos membres et associé-es. Là quand la vie de la Société a exigé plus de campagnes de fonds. Là quand les rétrécissements de notre personnel ont exigé des fermetures de projets. Là pour encourager notre jeune génération à bâtir des projets pour leur mission d'aujourd'hui. Là quand arrive le moment de planifier notre avenir et celui de notre maison centrale,

devenue trop grande pour nous. J'ai l'impression de me tirer les bretelles ou de parler comme un grand père! Est-ce que ce serait ça être vieux?

« Quelle mission as-tu aimé le plus? » me demandez-vous? Je les ai aimées toutes, mais différemment :

À Cuba j'ai vécu la mission comme amitié.

Au Soudan, c'était la mission en vérité et dans la patience interreligieuse.

Au Kenya, je me suis initié à la mission comme justice et paix.

Et je n'ai pas fini, je pleure encore Cuba. J'accompagne de loin les 10 millions de déplacés de guerre Soudanais. J'essaie, ici, d'être prophète de justice et d'écologie, comme j'ai appris au Kenya. Et j'ai le goût de retourner à Khartoum ou de devenir Palestinien! Oui, je garde la mission comme compagne de vie... pour un autre soixante ans!

Joyeux Noël !

Roland Laneuville

Roland Laneuville

rolandlaneuville@yahoo.com



J'ai disposé ma crèche miniature sur un châle palestinien.